

SHEETS-PYENSON, Susan, *Cathedrals of Science: The Development of Colonial Natural History Museums During the Late Nineteenth Century*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1988. 144 p. 24,95 \$

Alain Canuel

Volume 42, numéro 4, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304758ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304758ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Canuel, A. (1989). Compte rendu de [SHEETS-PYENSON, Susan, *Cathedrals of Science: The Development of Colonial Natural History Museums During the Late Nineteenth Century*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1988. 144 p. 24,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(4), 636–639. <https://doi.org/10.7202/304758ar>

SHEETS-PYENSON, Susan, *Cathedrals of Science: the Development of Colonial Natural History Museums During the Late Nineteenth Century*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1988. 144 p. 24,95\$

À partir d'une étude comparative, Susan Sheets-Pyenson met en relief le cas d'analyse fort intéressant d'un musée québécois qui a vu le jour durant la seconde moitié du XIXe siècle: le musée Redpath de Montréal, s'inscrivant dans la foulée des musées «coloniaux» d'histoire naturelle en Amérique et en Australasie, déborde de son contexte immédiat pour s'aligner sur la problématique «centre/périphérie» qui a caractérisé nombre de sociétés modernes durant la seconde moitié du XIXe siècle.

D'entrée de jeu, l'auteure souligne la vocation éducative qui a habité les musées, et spécialement ceux d'histoire naturelle qui suscitent un intérêt nouveau auprès des sociétés de plus en plus urbanisées et industrialisées. Malgré ce noble sentiment, les musées d'histoire naturelle se voient confrontés progressivement au double rôle qui leur est assigné, à savoir: de répondre aux exigences de la recherche scientifique, et partant de soustraire une partie de leurs collections au public; et de promouvoir une éducation populaire par le plein accès de leurs ressources. Cette dialectique pose d'emblée un problème d'éthique aux conservateurs de musées quant à la responsabilité intellectuelle et sociale qui leur incombe. Dès lors, la direction des musées d'histoire natu-

relle se développe sur la base d'une rationalité que l'auteure nous décrit en trois volets distincts: les conservateurs et le personnel qui les entoure, la création et les ressources financières des musées, et enfin les collections d'histoire naturelle.

Les variations qui découlent de ce modèle d'analyse permettent de jauger à leur juste valeur chacun des musées selon leurs tendances et leurs intérêts propres tout en situant leur évolution par rapport au «mouvement» de ces *cathédrales de la science* amorcé au cours des dernières décades du XIXe siècle. L'analyse comparative des cinq musées d'histoire naturelle nous emmène respectivement à Christ Church (musée Canterbury), Melbourne (musée national), Montréal (musée Redpath), Buenos Aires (musée national) et La Plata (musée général).

Dans le premier volet de son étude, Susan Sheets-Pyenson examine le rôle capital des conservateurs qui, malgré les aléas, ont contribué de façon remarquable à l'essor de leurs musées respectifs. Bien que la plupart d'entre eux aient reçu une formation académique en Europe et que leurs expériences antérieures leur aient permis d'assumer cette tâche avec une plus grande adresse, la persévérance de ces individus n'en dénote pas moins une conviction profonde de la mission qu'ils ont accomplie avec succès. En marge de cette réflexion, l'auteure nous convie à l'examen des différentes facettes de leur personnalité, de leurs intérêts intellectuels, des désaccords et des controverses liés à leur responsabilité administrative. Qui plus est, elle appuie son analyse sur un des arguments avancés par George Basalla, à savoir que «les institutions et les traditions [dans les colonies] vont fournir la base nécessaire à une culture scientifique indépendante» («The Spread of Western Science», *Science*, 156 (1967): 617). Cette observation permet au lecteur d'apprécier l'analyse des faits à un second niveau du discours, c'est-à-dire de situer le «mouvement» de ces musées par rapport à la tendance politique internationale de la fin du XIXe siècle. Dès lors, les problèmes administratifs que pose la science coloniale à ceux qui la vivent au quotidien peuvent être saisis et interprétés en contrepoint du processus impérialiste.

L'intérêt que l'auteure accorde au personnel de soutien — les exemples des musées de Montréal et de Buenos Aires sont ici fort éloquentes — corrobore l'assertion de Basalla. Elle souligne combien l'habileté des directeurs à recruter du personnel local pour assumer diverses tâches demeurerait essentielle au bon fonctionnement des musées, même si ces *cathédrales de la science* profitaient d'une conjoncture favorable. L'absence d'institutions locales pour la formation des conservateurs et des naturalistes eût pour effet, d'une part, de recruter du personnel compétent, en particulier de jeunes diplômés qui ne pouvaient trouver de l'emploi dans la métropole faute de places disponibles et, d'autre part, de favoriser l'embauche d'un personnel local non expérimenté, mais résolu à acquérir une expérience qui lui permette éventuellement d'occuper des fonctions importantes au sein d'une organisation hiérarchisée.

Le second volet de l'étude passe en revue la création des musées et leurs ressources financières. Ces deux éléments, intimement liés à la base, vont s'articuler autour de la physionomie des musées (emplacement, architecture, disposition et fonction des différents espaces...), de la quête d'objets et de collections divers ainsi que des protagonistes qui ont joué un rôle prépondérant dans le financement de ces musées (protecteurs, gouvernements, universités...)

Eu égard aux musées métropolitains, les critères esthétiques dominants de la fin du XIXe siècle n'influencent guère les musées coloniaux. Certes, l'empreinte de la mère patrie y est toujours présente, mais elle ne répond pas nécessairement au goût du jour: "... le musée Redpath de Montréal [demeure] un bel exemple de style néo-classique émergeant d'une tradition plutôt conservatrice et provinciale de l'architecture britannique coloniale.» (p. 46) L'organisation de l'espace doit d'abord répondre à des critères fonctionnels bien que la valeur esthétique doive permettre un juste équilibre entre l'expression de la forme et celle du contenu.

L'itinéraire que nous propose l'auteure pour la recherche et l'acquisition d'objets et de collections multiples s'inspire des lettres et des agendas du célèbre «marchand d'histoire naturelle», Henry Augustus Ward. Cette approche nous ramène directement au cœur des pratiques coutumières de l'époque où les différents moyens utilisés pour l'acquisition d'objets nouveaux demeurent complexes. À travers un chassé-croisé d'achats, de ventes ou d'échanges se crée un véritable système au moyen duquel les conservateurs de musée établiront des rapports intimes avec leurs pairs et certains négociants.

Le financement des musées, comme en témoigne le présent volet, dépend non seulement de la volonté politique des gouvernements coloniaux, mais également du dynamisme et de l'intérêt qu'ont insufflés les conservateurs de musées aux autorités concernées et à la population locale. Par exemple, la générosité des gouvernements provinciaux dont ont bénéficié, dès leur création, la plupart des musées d'histoire naturelle va progressivement diminuer au cours des années 1870, exigeant ainsi d'autres modes de financement. Malgré une baisse substantielle de l'aide gouvernementale, les musées coloniaux demeurent en meilleure santé financière que ceux d'Europe. Grâce au soutien des différents intervenants locaux et provinciaux, les musées coloniaux jouissent d'une position enviable, notamment en occupant le second rang en importance après les musées nationaux des grandes capitales.

De par leur tendance à une plus grande autonomie, leur caractère irréductible souvent façonné par la personnalité des conservateurs, leur vocation scientifique et culturelle dont ils se sont dotés au fil des ans, les musées coloniaux ont atteint, dès le début du XXe siècle, une réputation internationale. Nonobstant cela, ils ont su rester à l'écart des grandes tendances dominantes qui ont conditionné les grandes institutions scientifiques de la fin du XIXe et du début du XXe siècle.

Le troisième volet de l'étude examine les particularités de chacun des musées à partir d'un élément commun: les collections et les objets propres à l'histoire naturelle. En dépit de leur caractère pragmatique qui se reflète à la fois dans l'embauche de talents locaux et par une plus grande indépendance scientifique, les musées coloniaux n'auront qu'une faible résonance à l'échelle internationale. Les grandeurs et les misères de ces musées nous sont dévoilées à travers les acquisitions et, parfois, les pertes d'objets rares, de collections diverses, de livres scientifiques, etc... L'élément fondamental de ce troisième volet demeure, sans contredit, le rôle scientifique de ces musées d'histoire naturelle, rôle qui s'est accentué vers la fin du XIXe siècle et qui s'est opéré sans grands bouleversements, si ce n'est que le public se voyait quelque peu limité à certaines collections ou salles spécialisées.

Le livre de Susan Sheets-Pyenson fournit un paramètre nouveau sur l'activité scientifique en périphérie. Plus qu'une simple description de musées d'histoire naturelle, cet ouvrage se démarque par son approche originale et par sa contribution à l'histoire des sciences à la fin du XIXe siècle. Une bibliographie commentée met fin à cette étude. Le lecteur pourra ainsi satisfaire sa curiosité tout en ayant des indications précises sur certains musées d'histoire naturelle au Canada ou ailleurs. Bref, ce livre fait renaître une page d'histoire où les *cathédrales de la science* témoignent, comme monuments publics, d'une remarquable vision intellectuelle.

*Département d'histoire  
Université McGill*

ALAIN CANUEL